

« Matroni et moi »

Patricia Belzil

Numéro 76, 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/27960ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Belzil, P. (1995). Compte rendu de [« Matroni et moi »]. *Jeu*, (76), 193–194.

« Matroni et moi »

Texte d'Alexis Martin. Régie : Allain Roy ; éclairages : Stéphane Mongeau ; menuiserie : Luc Proulx, assisté de Sylvain Poliquin. Avec Gary Boudreault (Bob), Robert Gravel (Larochelle), Pierre Lebeau (Matroni), Alexis Martin (Gilles), Guylaine Tremblay (Guylaine) et la participation de Daniel Brière. Production du Groupement Forestier du Théâtre, présentée au Théâtre Du Maurier du Monument-National du 9 au 20 mai 1995.

Philosophia pegrennis

Le Groupement Forestier du Théâtre se réclame de l'« artisanat flamboyant » : un « esprit de gosseux de bout de bois, délivré de toute amertume », une « pratique de la nonchalance devant les forces du capital et de la technoscience ». C'est ainsi que le programme présente cette « association assez informelle de gens qui font du théâtre » qui, c'est le moins qu'on puisse dire, ne se prend pas au sérieux, en faisant du théâtre un artisanat pour lequel on a besoin non pas d'un metteur en scène et d'un scénographe, mais d'un régisseur consciencieux et d'un bon menuisier... L'entreprise n'est pourtant pas si dérisoire qu'il y paraît, seulement un peu désinvolte aux encoignures sans doute, mais cela confère à la comédie d'Alexis Martin un relief et une couleur proprement irrésistibles. Pas si dérisoire, car l'auteur réussit à rendre passionnante la rencontre qu'il a imaginée entre deux univers et deux langages : ceux de l'intellectuel Gilles, étudiant en philosophie, et ceux de la *barmaid* Guylaine et des pégreux qui gravitent autour d'elle. Un peu dé-

sinvolte, par certains choix : personnages caricaturaux, invraisemblance des situations et registres de jeu hétéroclites, mais cela concourt à exacerber l'opposition entre les deux mondes qui s'entrechoquent dans *Matroni et moi* (le titre est éloquent d'ailleurs, qui peut sous-entendre à la fois la complicité et la dualité).

C'est une œuvre baroque, en ce sens qu'elle joue des métamorphoses et des contrastes, et qu'elle se dérobe au spectateur dès qu'il croit l'avoir cataloguée ou être fixé quant à son message. Tout d'abord, un prologue très classe (Daniel Brière), assis dans un fauteuil roulant, portant un chic vêtement d'intérieur et jurant, par son allure et par son ton, avec ce qui suit, présente le spectacle, un peu comme Hitchcock avant une histoire extraordinaire. Et voilà l'histoire : Gilles vient revoir Guylaine, rencontrée sur une plage du Sud. L'écart entre les milieux où ils évoluent est tel qu'ils ne parlent pas tout à fait la même langue : quand il lui dit, après s'être vanté de la qualité de son mémoire de maîtrise, qu'il ne veut pas « avoir l'air présomptueux »,

elle le rassure : « Ah, tu l'es, tu l'es ! T'as assez travaillé pour ! » Et ainsi, de quiproquos en blagues qui tombent à plat, ils apparaissent aussi ridicules l'un que l'autre, dans le pédantisme et dans l'ignorance. Mais les valeurs fondamentales et les idéaux de Gilles (son mémoire porte sur la mort de Dieu et ses conséquences sur la morale individuelle et la justice de l'Homme sur l'Homme) seront mis à rude épreuve quand le frère de Guylaine, Bob, homme de main de Matroni, lui demandera de transmettre au patron, à sa place, une enveloppe contenant la liste des noms de ceux qui complotent pour les descendre, et qu'il s'agit sans doute d'éliminer avant. Bref, une affaire pas très propre pour le délicat Gilles qui, fin philosophe, pèsera et soupèsera longuement et méthodiquement les tenants et les aboutissants de son acceptation ou de son refus, avant de partir dignement en mission. S'ensuivront l'entretien avec Matroni, un vrai dur (Pierre Lebeau, saisissant de vérité, donnait la frousse dans ce rôle bien loin de la comédie), qui lui imposera son langage et sa logique à coups de rasades de gin ; la découverte par Matroni d'une feuille blanche dans l'enveloppe apportée par Gilles, et la séance d'intimidation pour faire parler le téméraire, qui finit par annoncer qu'il a jeté la liste dans une boîte aux lettres ; le dépouillement de ladite boîte transportée illico sur les lieux ; l'arrivée du père de Gilles, avocat de la pègre charmant et éloquent, autrement dit affecté et rhéteur comme... un avocat de la pègre (Robert Gravel, en jouant, avec son sourire en coin, *Robert Gravel qui joue*, a tout à fait réussi sa composition de ce personnage en représentation) ; et, enfin, la mort du père, ou plutôt son suicide, car il se coiffe du chapeau de



Matroni et sort au moment où les ennemis cernent la maison.

Alexis Martin et
Guylaine Tremblay.
Photo : Mario Viboux.

L'air de rien, l'air de vouloir rire un bon coup, Alexis Martin propose ici une petite exploration anthropologique ; sortant l'*homointelectualis* de son milieu naturel, le précipitant dans une jungle dont il ne connaît pas le Livre, il observe chez les uns et les autres spécimens humains d'étranges rituels de survie.

Patricia Belzil